

GRTLi
Ü THEATRE

3 → 22.3 2015

DOSSIER DE
PRESSE



Rafael Spregelburd

La Paranoïa

Mise en scène **Frédéric Polier**

Lettre d'intention du théâtre

Pour le Théâtre du Grütli, parler de La Paranoïa est un exercice quasi... schizophrénique ! En effet, ce projet est mené par le directeur des lieux, Frédéric Polier. Lequel n'a pas eu de mal à convaincre toute son équipe de soutenir ce qui, déjà, s'annonce comme l'une des grandes aventures épiques de la saison.

Entre Rafael Spregelburd, l'auteur argentin de La Paranoïa, et Frédéric Polier, c'est déjà de l'histoire ancienne. La rencontre sur scène date en effet de l'adaptation de La Terquedad (L'Entêtement) il y a tout juste un an. Fêru de mathématique, adepte d'un humour décalé et de télescopes dramaturgiques sur fond de distorsions spatio-temporelles, Rafael Spregelburd avait tout pour séduire le metteur en scène du Maître et Marguerite. Si le courant passe aussi bien entre les deux, c'est qu'ils affichent une même détermination à relever des défis théâtraux qui ne cèdent jamais aux sirènes de la mode.

Chez Rafael Spregelburd, la transgression n'est pas une posture. Elle ne consiste pas à épater le bourgeois. Elle réside essentiellement dans la manière, ludique, que l'auteur a de titiller notre intelligence pour l'inviter à explorer de nouveaux territoires. Elle propulse le spectateur dans des sphères non euclidiennes qui s'entrechoquent les unes contre les autres. Mille lectures sont proposées et toutes sont valables puisqu'au final tout dépend du point de vue.

Soyons honnêtes : La Paranoïa ne se livre pas facilement. Disons qu'elle nécessite de baisser la garde et d'accepter l'idée que le plus court chemin de A à B n'est pas forcément la ligne droite. Ajoutons à cela que la pièce joue allègrement des codes du divertissement pour mieux en pointer les limites. Bref, La Paranoïa reste une expérience théâtrale qui se dérobe à chaque fois qu'on croit la saisir. En cela, elle questionne notre rapport au théâtre, à la fiction, au réel. En cela, aussi, elle confirme sa parfaite adéquation avec ce statut que revendique le Théâtre du Grütli : être un espace de création ouvert à tous les possibles.

L'équipe du théâtre

Informations pratiques : www.grutli.ch // www.ateliersphinx.ch

Réservations : 022.888.44.88 // reservation@grutli.ch

Horaires des représentations : du 3 au 22 mars 2015

Mardi, jeudi et samedi à 19h, mercredi et vendredi à 20h, dimanche 18h, relâche le lundi.

Durée du spectacle : environ 2h30 (à confirmer)

Contact : Rachel Lam, rlam@grutli.ch, 022.888.44.78

LA PARANOÏA

Texte **Rafael Spregelburd**

Traduction **Guillermo Pisani, Marcial Di Fonzo Bo**

Mise en scène **Frédéric Polier**

Assistanats **Charlotte Chabey, Mirko Verdesca**

Dramaturgie **Lionel Chiuch**

Scénographie **Jean-Michel Broillet**

Lumières **Nieth Leang S'rey**

Conception son **Graham Broomfield**

Costumes **Eléonore Cassaigneau** Assistanat Costumes **Samantha Landragin**

Maquillages **Arnaud Buchs**

Conception vidéo **François Béraud**

Réalisation **Jean-Alexandre Blanchet**

Chef opérateur **Didier Petitpierre**

Cadreur **Kevin Haefelin**

Preneur de son **Youssef Kharbouch**

Jeu **Jean-Alexandre Blanchet, Camille Giacobino, Pietro Musillo, Madeleine Piguet-Raykov, Julien Tsongas**

C'est l'histoire d'une enquête au royaume des Miss. Celle d'un sous-marin en eaux troubles. Celles, aussi, de Chavez au pays des merveilles. A moins, bien sûr, que toutes ces fictions ne soient destinées à sauver le monde de la sombre menace des « intelligences ». Un an après La Terquedad, Frédéric Polier s'embarque à nouveau dans le monde fou, fou, fou de l'auteur argentin Rafael Spregelburd. Une virée décoiffante qui décline la théorie du chaos sur le mode telenovelas. Venez vous faire, non pas une, mais mille idées !

Présentation

Après le succès de la création de *La Terquedad*, la rencontre avec l'auteur lors de sa venue au Théâtre du Grütli et la présence du spectacle dans la sélection restreinte du Prix Suisse du Théâtre, Frédéric Polier décide de récidiver et de prolonger de différentes manières la relation avec Rafael Spregelburd. Il s'agit aujourd'hui de poursuivre l'amicale étreinte au travers d'un projet aussi monumental que périlleux.

L'expérience artistique qui a consisté à mettre en scène une pièce de Rafael Spregelburd s'apparente à une quête autant artistique qu'archéologique. Il faut décrypter les sens cachés, nourrir les références de toute nature, historiques, scientifiques, dont sont truffées et sous-tendues ses scènes. **En d'autres termes, savoir de quoi nous parlons et se positionner derrière les mots, tant la trame cachée est puissante.**

L'apparente opacité du propos se mélange avec l'aspect qu'un esprit rationnel pourrait qualifier de potache, mais ne nous leurrons pas. Le travail pragmatique – c'est-à-dire scénique – et tout ce qui s'y rapporte me conforte dans l'idée que l'oeuvre de Rafael Spregelburd est certes difficile mais éminemment moderne et totalement originale dans sa facture. **Le public dans sa grande majorité ne s'y est pas trompé et je suis heureux que la mise en oeuvre patiente de cette pièce ait servi à faire découvrir cette dramaturgie généreuse et ambitieuse.**

Pour l'auteur argentin, fer de lance du théâtre post-moderne dans son pays, l'univers ne se résume pas à ses quatre dimensions. Et deux parallèles peuvent parfaitement se rejoindre, pour peu que l'on snobe les règles en vigueur dans un monde cartésien. S'il n'hésite pas à rajouter des dimensions à ce monde, Rafael Spregelburd les multiplie jusqu'à l'infini quand il s'agit de théâtre. Publiée en 2008, *La Paranoïa* est une saga de science-fiction délirante aux allures de telenovela théâtrale. A moins qu'il ne s'agisse du contraire. Dans tous les cas, Rafael Spregelburd y poursuit son exploration d'une autre réalité qui passerait par la déconstruction du langage. **Ce que l'auteur débusque derrière la facticité des mots, c'est la langue réelle d'un pays et d'une époque qui tente de résister à la crise.**

A travers ce brouillage des codes et du sens, l'auteur nous oblige au déplacement des habitudes spectatrices passives et cela à partir des mêmes références que partagent les réseaux médiatiques, populaires et consuméristes, favorables à cette passivité. La critique parodique n'est donc pas directe car elle laisse à chaque spectateur la liberté d'interprétation se refusant au même dogmatisme que ceux qu'elle vise. Le déroulement et sa résolution importent peu. L'expérience de l'étrangeté et du grotesque au sein même de la pièce prime. **L'histoire ? Après ce qui précède, on comprendra qu'il n'est pas très aisé de la résumer. On peut cependant en parcourir les grandes lignes.**

Synopsis

Quand la fiction développe sa propre fiction, cela donne La Paranoïa. Tout commence dans un sous-marin, univers clos dirigé par un capitaine qui s'est fait voler toutes ses affaires, et notamment ses plans. L'histoire débute donc sans points de repère, soumise aux caprices de la houle.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que ce prologue se poursuive avec une scène qui se déroule dans un pavillon chinois pendant l'invasion japonaise, dans une interprétation décalée des standards de l'opéra chinois. Puis qu'elle se poursuive dans une station balnéaire, Piriapolis en Uruguay.

La Paranoïa met alors en scène une poignée de personnages confrontés à l'ultimatum singulier d'extraterrestres omniscients. Ces derniers, qui contrôlent désormais l'univers (nous sommes en l'an 22 000 et des poussières), ne maintiennent les hommes en vie que pour obtenir leur dose régulière de fiction. C'est grâce à elle qu'ils peuvent s'alimenter : mais le filon est en voie d'épuisement. Les humains disposent donc de 24 heures pour inventer une histoire inédite.

Placée sous les ordres d'un Colonel des opérations spéciales qui a oublié de préparer son discours, l'équipe de « créateurs » se compose de 4 membres : une auteure à succès, un astronaute dépressif, un mathématicien spéculatif et un robot qui ignore l'être mais dispose d'une grande capacité de mémoire.

Débute alors un processus complexe de création instantanée dont les fruits sont projetés sur un écran. Ainsi, sur le mode des telenovelas, se déploie une intrigue sans cesse corrigée qui mélange allègrement les genres. On y croise une galerie de personnages aussi improbables que ceux qui les inventent, parmi lesquels une Miss Venezuela victime de la chirurgie esthétique, un commissaire boulimique, une procureure fleur bleue, etc.

Les extraterrestres réclament leur pitance : il s'agit de faire vite !

©DR



Pistes dramaturgiques

La Paranoïa relève du kaléidoscope des genres, entre l'émission Loft Story et le film d'horreur de série B. Il ne s'agit toutefois pas d'un simple exercice de style : Rafael Spregelburd s'emploie à pointer quelle fiction frelatée on nous sert désormais. « Il faut voir », semble-t-il nous dire, « ce que l'on donne en pâture à un public que l'on avilit ». Et de quelle manière la société du spectacle, dans son hégémonie, a épuisé la puissance créatrice de l'homme au profit du seul divertissement. On ne peut pas ré-inventer le monde dans un monde qui, sans cesse, se réinvente comme fiction.

Dans une quête insensée de cerveaux toujours disponibles, il s'agit de divertir toujours plus, c'est-à-dire d'empêcher l'élaboration de tout système de pensée qui conduirait inmanquablement à une opposition. « Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non », nous prévient Albert Camus. Un homme qui regarde une émission de télévision, une série, un programme de variété, est un homme qui consent – et qui, de fait, participe d'un consensus : celui de l'acceptation du monde tel qu'il est. Derrière l'écran, certains ont pour charge de lui servir la soupe, qui n'est qu'un vulgaire brouet d'autant plus insipide que c'est ainsi qu'il peut satisfaire le plus grand nombre.

C'est de cela dont il est question dans la pièce: les extraterrestres attendent qu'on leur serve la soupe. Ou, pour jouer avec les mots, le soap opera. D'où le recours au vocabulaire dramaturgique des telenovelas dans la pièce de Spregelburd, même si ce vocabulaire est altéré. On comprend que même le sauvetage de la planète – et de l'espèce – passe par un dévoiement de la fiction. Au même titre que Brenda (la Miss Venezuela) est triturée par des chirurgiens pour se métamorphoser en « produit », la fiction est soumise aux interventions de scénaristes qui, via un cahier des charges bien précis, la transforment en valeur commerciale. L'auteur n'épuise jamais la métaphore. Pas plus qu'il ne la souligne. Avec Spregelburd, on est toujours dans l'allégresse d'une interprétation possible. Chez lui, le théâtre est un laboratoire permanent qui sollicite sans cesse l'imagination. L'esprit y règne en maître, surtout quand il s'écarte des ornières cartésiennes. Il y a une formule qui traduit très bien cette démarche et qui n'est pas l'intimant « Il était une fois », mais plutôt le questionnant « Et si ? ». Et si nous étions tous enfermés dans un sous-marin à la dérive ?

Et si les seuls créateurs de fiction ne pouvaient être que des individus « inaboutis », « imparfaits », c'est-à-dire libres de se laisser emporter par l'inspiration plutôt que soucieux d'enfermer l'imagination dans des grilles, en quête d'efficacité ? Et si les spectateurs, dans leur boulimie de nouveautés, ingurgitaient de la fiction jusqu'à en perdre le goût ? Et si la réalité était le fruit d'une fiction qui nous dépasse ? Voilà qu'ainsi se constitue un réseau d'hypothèses, de perspectives contrariées, de pistes envisageables qui valent moins pour leurs aboutissants que pour le maillage proprement stupéfiant et insolite qu'elles composent. Si l'on y regarde de plus près, si l'on pointe le viseur sur un espace déterminé, on constate très vite que le « décalage » est – si l'on ose dire – au centre du propos de l'auteur. Le décalage non comme une posture mais comme l'affirmation d'une perception périphérique plus à même de restituer une vision d'ensemble. Décalage de traductions qui ne sont pas simultanées, décalage des personnages (jusque dans leurs agendas), décalage du récit dans sa progression, décalage du regard du spectateur, décalage de la réalité, décalage de la langue...

La fiction dans la science

Prenons le texte inaugural de l'art du roman : Le Décaméron. Parce que Florence est accablée par une épidémie de peste, en 1348, sept nobles demoiselles et trois jeunes gens courtois se retirent pendant deux semaines sur les collines de Fiesole, où ils vont distraire leur ennui par divers plaisirs dont celui-ci: aux heures les plus chaudes de l'après-midi, l'un d'eux deviendra roi ou reine d'une séance pendant laquelle on racontera dix histoires sur des sujets libres ou imposés. Le roman surgit donc à la faveur d'un retrait de la vie ordinaire. Mais ce sont la maladie et la mort que les jeunes gens fuient, non la vie.

Dans La Paranoïa, ils sont quatre (si l'on exclus le Colonel et sa soeur) à se retrouver dans une sorte de retraite pour, non pas se distraire, mais distraire ces intelligences supérieures qui leur réclament de l'inédit. Chacun élabore ainsi sa part d'histoire afin de remplir une mission qui, si elle réussit, épargnera l'espèce humaine. Ce qui les pousse dans cet hôtel uruguayen, ce n'est pas une épidémie de peste: c'est le désenchantement du monde et, avec lui, de la fiction.

Ce faisant, l'auteur s'amuse à nos dépens : il y a tout autant de fiction dans l'histoire du premier plan que dans celle qui est créée pour satisfaire les extra-terrestres. L'emboîtement de la seconde (de type polar fantastique) dans la première (de type science-fiction) crée une ultime fiction qui est d'ordre théâtral. Dès lors se pose la question de l'origine du témoignage: qui invente qui ? Dans L'Incipit romanesque (2003), Andrea Del Lungo note : « Le seul moyen pour éluder la question de l'origine est en effet de faire passer la fiction pour vraie, de la naturaliser en la projetant dans la réalité et en créant l'illusion que tout est authentique – illusion, bien entendu, partagée en tant que telle par le public ».

Si le péché de Gourmandise se dissimule derrière La Paranoïa, ce n'est pas par hasard. Certes, les extraterrestres se nourrissent de fiction. Mais au-delà, c'est bien l'auteur qui fait preuve de gourmandise à l'égard de la fiction: sa pièce en explore le spectre le plus large possible. A la science-fiction et au fantastique se mêlent également le polar, la romance, la comédie, le drame, l'espionnage, etc.

Pour rendre la démarche encore plus complexe (si c'est possible !), Spregelburd se joue des genres (en faisant appel au langage épïcène) et des temps (toute datation précise semble un défi insurmontable pour les personnages). Enfin, la langue elle-même devient un terrain d'expérimentation, au travers d'assemblages, de croisements, de recours à des termes de dialecte et d'argot.

Les Amarrages autour de la pièce

→ Mercredi 13 mars à 18h

« Le théâtre de science fiction »

Rencontre avec Brigitte Prost, Critique dramatique et Maître de Conférence à Rennes 2

→ Jeudi 17 mars à l'issue de la représentation

« La conscience dans tous ses états »

Rencontre avec Claire Braboszcz, neuroscientifique au Centre Interfacultaire en sciences affectives

©DR



CALENDRIER SAISON 14-15

25 sept.-5 oct.	<i>Cinq jours en mars</i> / Toshiki Okada Yvan Rihs. Petite salle
28 oct. – 16 nov.	<i>L’Affaire de la rue Lourcine</i> / Eugène Labiche & <i>Si ce n’est toi</i> / Edward Bond Eric Salama. Grande salle
10 – 25 nov.	<i>Elle était une fois</i> Quinzaine égalité entre femmes et hommes. Petite salle
2 – 14 déc.	<i>Chroniques adriatiques</i> / Domenico Carli Anne-Cécile Moser. Grande salle
19 & 20 déc.	<i>Les Renards des surfaces</i> / Perrine Valli et Francine Jacob Perrine Valli et Francine Jacob. Grande salle
20 janv. – 8 fév.	<i>La Trilogie de Belgrade</i> / Biljana Srblanovic Véronique Ros de la Grange. Grande salle
17 fév. – 8 mars	<i>Tout ira bien</i> / Jérôme Richer Jérôme Richer. Petite salle
3 – 22 mars	<i>La Paranoïa</i> / Rafael Spregelburd Frédéric Polier. Grande salle
24 – 29 mars	<i>Je suis vieux</i> / Frédéric Recrosio Théâtre-Humour. Grande salle
21 avril – 3 mai	<i>Angels</i> / Alexandre Simon et Cosima Weiter Alexandre Simon et Cosima Weiter. Grande salle
7 – 17 mai	<i>Pas grand-chose plutôt que rien</i> / Joël Maillard Joël Maillard. Petite salle
26 mai – 14 juin	<i>Comme il vous plaira</i> / William Shakespeare Camille Giacobino. Grande salle
2-7 juin	<i>Out of the Box</i> Biennale des arts inclusifs

L'ÉQUIPE DU THÉÂTRE DU GRÜTLI

Direction

Frédéric Polier

Adjoint à la direction

Lionel Chiuch

Responsable technique

Eric Mutel

Technique

Loïc Rivoalan

Administration

Olivier Stauss

Responsable de la communication, presse et relations publiques

Rachel Lam

Chargée de Communication

Marialucia Cali

Conseillère artistique

Christine Laure Hirsig

Billetterie

Rémy Walter

Webmaster

Emmanuel Gripon / La Souris Verte

Illustration et graphisme

Miriam Kerchenbaum & Cornelis De Buck

Association Grütli Productions

Président Jean-Michel Broillet

Trésorière Estelle Zweifel

Secrétaire Aline Pignier

Caisse

Zofia Klyta-Lacombe & Ariane Testori

Bar

Samuel Beuchat

Chloé Delarue

Yann Da Pozzo

Aurélié Menaldo

Personnel de salle

Tiffany-Jane Madden

Ariane Testori

INFORMATIONS PRATIQUES

Théâtre du Grütli
16, rue du Général-Dufour 1204 Genève
+41(0)22 888 44 84

info@grutli.ch www.grutli.ch

Billetterie

+41(0)22 888 44 88

reservation@grutli.ch

Horaires des représentations

Grande salle au sous-sol

Mardi, jeudi et samedi à 19h, mercredi et vendredi à 20h, dimanche à 18h

Relâche le lundi

Petite salle au 2eme étage

Tous les soirs à 20h, dimanche à 18h. Relâche le lundi

Le prix des billets

Plein tarif : CHF 25.-

AVS, chômeurs, AI : CHF 20.-

Etudiants militaires : CHF 15.-

20 ans/20 francs : CHF 10.-

Partenaires : CHF 15.-

Tarif unique le mercredi : CHF 15.-*

Midi, Théâtre ! Tarif unique spectacle + collation CHF 30

Le Théâtre du Grütli vous propose plusieurs formules d'abonnements

Le pass partout : CHF 149.- pour tout voir*

Venez tout voir autant de fois que vous le voulez mais n'oubliez pas de réserver

Le pass nous voir : CHF 99.- 7 spectacles*

Le pass o'doble : CHF 229.- 11 spectacles*

La gratuité pour celle ou celui

qui vous accompagne

Le pass à table : CHF 119.-

Six spectacles Midi, Théâtre ! collation comprise

*Hors Théâtre de Midi



SUIVEZ NOUS SUR FACEBOOK TWITTER

illustrations @Miriam Kerchenbaum, photos ©DR graphisme © Cornelis De Buck

LE THÉÂTRE DU GRÜTLI EST SUBVENTIONNÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE LA CULTURE ET DU SPORT DE LA VILLE DE GENÈVE ET BÉNÉFICIE DU SOUTIEN DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU CANTON DE GENÈVE.

